

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

5 juillet 2020

Pasteur Volker Krönert

Texte :

Matthieu 11, 25-30

Notes bibliques

Aimer – un joug léger.

Le « joug » : Le joug (ζυγόν, zugon) est une pièce de bois que l'on pose sur l'échine des bœufs ou autres animaux de trait et avec laquelle ils sont attelés pour tirer un chariot ou une charrue. Selon la Nouvelle Bible Segond, à l'époque de Jésus, le « joug » est le symbole de la Loi juive, de la Tora.

Le contexte : Quand on prend en compte le contexte de notre péricope dans l'évangile selon Matthieu, Jésus se trouve en effet dans une situation de polémique avec ses coreligionnaires juifs autour de l'interprétation de la loi de Moïse. Les paroles du Christ qui précèdent nos versets sont des lamentations sur les villes de la Galilée qui refusent de croire. La spécificité de ces villes est qu'elles sont justement habitées par une population juive qui devrait pourtant accueillir favorablement le message de Jésus. Il n'en est rien ! Jésus leur annonce que, lors du jugement dernier, des villes païennes seront mieux traitées par Dieu que ces villes juives.

Le récit qui suit est tout aussi étonnant. Il s'agit de l'histoire des épis arrachés. La question est : a-t-on le droit d'arracher les épis de blé dans un champ un jour de sabbat pour se rassasier, comme le font les disciples de Jésus ? Selon une interprétation stricte de la loi, c'est déjà considéré comme du travail. Les disciples ne respectent donc pas le commandement de Dieu. Jésus défend ses disciples et propose sa propre interprétation. Chez Matthieu, il interprète le commandement de la loi par un critère supérieur qu'est la « miséricorde, compassion ». Dieu veut la compassion ! Si donc la situation l'exige et la vie d'un être humain est en danger, on peut aller à l'encontre de la lettre de la loi pour en respecter l'esprit. Car Dieu a donné sa loi pour protéger les humains, notamment les plus faibles, contre l'arbitraire des forts. Dieu a donné sa loi pour que les humains vivent bien ! Dans l'évangile selon Marc, Jésus le dit d'une manière un peu plus radicale : « Le sabbat est fait pour l'homme, mais pas l'homme pour le sabbat. »

Nous nous rendons compte que ces observations ont des conséquences sur la compréhension de ce qu'est la religion, la foi, l'image de Dieu. Quelle forme de religion, de foi, de Dieu annonce Jésus ? Une religion qui devient un fardeau pour l'homme, une religion qui, par l'impossibilité de ses commandements devient un frein à la vie, une



charge trop lourde à porter ou une religion qui est une vraie aide pour les êtres humains, une aide pour vivre « heureux » ?

Quel Dieu Jésus nous présente-t-il ? Un Dieu compatissant avec l'être humain qui a faim ? Ou un Dieu légaliste et tyrannique qui prend plaisir à voir des hommes avoir faim ? Ou un Dieu « Père » qui n'est pas un Dieu du patriarcat, mais un père dans un sens positif, dans le sens qu'il prend parti pour les « petits » (νηπίοις, nepiois = les enfants avant l'âge de la puberté). Un père qui accepte et protège ses enfants.

Et c'est exactement ce que fait Dieu dans la doxologie des versets 25 à 27 que Jésus adresse au « Père ». Dieu s'est révélé, s'est montré plutôt aux « petits » qu'aux « sages et savants ». Jésus fait l'expérience que l'annonce du Royaume de Dieu qu'il fait à tous les humains sans distinction, rencontre un écho, une réponse favorable auprès des personnes pauvres, humbles, exclues, malades. Ceux qui se sentent « sages et intelligents » y sont beaucoup moins sensibles !

Jésus mesure la foi et la pratique de la religion à l'aune de ce qui est bon pour les humains, notamment pour les plus petits, les humbles et les pauvres. Dieu (et ses commandements) est au service des hommes et non pas l'inverse ! D'une certaine manière, en Jésus Christ, Dieu se met au service des hommes pour que ces derniers puissent se mettre au service de leurs semblables, les aimer de manière concrète : donner à boire à celui qui a soif, donner à manger à ceux qui ont faim, rendre visite à celles et ceux qui sont seuls, etc. La question se pose : Comment pratiquer cela en temps de Covid-19 ?

Le « joug du Christ » : Il est léger, car Jésus Christ le porte avec nous. Accomplir le commandement d'aimer est le résultat d'une relation nouvelle à Dieu. Elle est l'expression d'une relation nouvelle de l'humain à Dieu, marquée par la grâce, la confiance et l'amour. Le commandement d'aimer n'est pas une charge trop lourde pour l'être humain, car c'est pour cela qu'il a été créé par Dieu : pour aimer Dieu son créateur, être un fils, une fille pour Lui, et pour aimer son prochain, être un frère, une sœur pour lui !

Prédication

Chers frères et sœurs,

Quelle belle invitation du Christ : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués de porter un lourd fardeau et je vous donnerai le repos. » Je ne sais pas si on a fait exprès de nous proposer cette parole du Christ juste au début des vacances, mais on a l'impression qu'elle tombe juste. En effet, après des mois de confinement et de déconfinement, après des mois de peur, d'incertitude et de deuil pour certains, beaucoup parmi nous sont fatigués et, pour une fois, on a envie de suivre les paroles du Christ à la lettre, d'oublier toutes nos tâches et obligations et de s'allonger à la plage pour se reposer.

Aussi dans nos Églises et associations d'inspiration protestante, tout au long de l'année, il y a beaucoup de choses à faire, beaucoup de charges, d'engagement, de responsabilité : la distribution de la banque alimentaire de l'entraide protestante, des visites à faire, la préparation des cultes, l'édition du journal paroissial, le suivi du site internet avec des cultes virtuels, le travail du trésorier, d'archiviste, du conseiller presbytéral, et je m'arrête là, car il y aurait encore beaucoup d'autres charges et tâches à mentionner. Tout cela nous demande notre plein et entier engagement, nous le faisons avec joie, certes, mais nous sommes aussi contents si nous pouvons nous reposer un peu pendant les mois d'été.

Et parfois, frères et sœurs, avons-nous peut-être l'impression que la foi elle-même, notre relation à Dieu, devient une charge, un fardeau ? Autrefois on parlait beaucoup des « obligations religieuses » : Il « faut » faire ceci ou cela, il « faut » aller au culte, il « faut » donner, il « faut » aimer son prochain. Que de devoir, que d'obligation. Où est la place pour la liberté, la joie et l'engagement librement consenti ?

Et là, nous arrivons petit à petit au contexte dans lequel le Christ a prononcé ces paroles pour la première fois : il y a deux mille ans, Jésus s'adressait justement à celles et ceux qui avaient beaucoup de peine à respecter leurs « obligations religieuses ». Dans la religion juive de l'époque, les mots « charges », « fardeaux » et « joug » ont été synonymes des commandements religieux de la Tora, de la loi de Moïse. Un membre du peuple de Dieu était censé les respecter tous, par exemple le commandement de respecter le jour du repos, le sabbat, c'est-à-dire de ne pas travailler ce jour-là. Or, il y avait à l'époque de Jésus beaucoup de pauvres qui ont été souvent incapables de respecter les commandements. Ils étaient par exemple obligés, pour ne pas mourir de faim, de travailler aussi le jour du repos.

Il s'est passé une chose étonnante : Bien que Jésus ait annoncé l'Évangile à tous, aussi bien aux gens instruits qu'aux gens simples, il faisait l'expérience que son annonce trouvait un accueil favorable surtout auprès de ces derniers, chez les fatigués, chez les blessés de la vie, chez des gens qui souffraient de ce « il faut » de la Loi. Chez des gens qui n'en pouvaient plus, qui avaient déjà tellement de mal à survivre....

Les bien-pensants de l'époque, les maîtres de la loi, les pharisiens, les « sages et savants », excluaient ces gens-là de la communion d'avec Dieu. A leurs yeux, ils n'étaient pas dignes de Dieu. Ils n'étaient pas assez performants, compétitifs. Car pour beaucoup de ces pharisiens, pour être agréable à Dieu, il fallait d'abord remplir des conditions au préalable. Pour eux, c'est par l'obéissance envers les commandements de la loi que l'on devient un homme juste et bon. Et à ce moment-là, sous cette condition seulement, Dieu peut nous accepter.

Jésus n'est pas d'accord. Il n'exclut personne. Il va aussi vers les « petits », vers ceux qui ont été considérés par les autres comme des maudits de Dieu, il s'est tourné vers celles et ceux qui portaient un lourd fardeau : les malades, les paralysés, les aveugles, les lépreux, de tous ceux-là, on disait : ils sont malades parce que Dieu les punit pour un méfait qu'ils ont commis. Et en allant vers eux, en les écoutant, en leur parlant, en les touchant, il leur témoignait que Dieu les aimait et il les guérissait dans leur corps et dans leur âme.

Jésus accueillait même ceux qui étaient connus comme des pécheurs manifestes et publics comme les collecteurs d'impôts, collaborateurs du pouvoir romain, et ces femmes qui étaient obligées de se prostituer pour survivre.

Il disait aussi : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et il les mettait en valeur, ce qui était extraordinaire pour l'époque. A l'époque, un enfant ne valait pas grand-chose, et pourtant, Jésus les met au centre et les pose en exemple : « Celui qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant, ne pourra jamais y entrer. »

Nous voyons bien où Jésus veut en venir : d'une forme de religion et de foi qui devient un fardeau et une charge, qui rend les gens malheureux et les empêche de vivre, Jésus nous invite à passer à une foi dominée par la joie et la liberté, oui, la légèreté des enfants de Dieu. Jésus est le représentant d'une foi qui nous aide à vivre. Jésus nous fait connaître un Dieu rempli d'amitié, de bonté et de bienveillance envers les êtres humains qui est justement, Lui, la source de cette joie, de cette liberté, de cette légèreté. Un Dieu qui est comme un père ou une mère qui, tout joyeux, prend son enfant dans ses bras. Un Dieu qui nous relève quand nous sommes tombés. Il est un Dieu qui pardonne et qui accueille toujours et toujours à nouveau. Un Dieu qui est et qui sera, quoi qu'il arrive, pour nous et non pas contre nous. Un Dieu qui, quand il nous voit, s'exclame : « Tu es mon fils, ma fille bien-aimé(e), j'ai mis en toi toute ma joie. »

Cependant, je vois déjà des gens qui me disent : « Mais, Monsieur le pasteur, Jésus nous parle quand même d'un joug ou d'un fardeau, même léger, que nous devons porter. Quel est ce joug, quel est ce fardeau ? »

Je le disais au début de ma prédication : Dans la religion juive, à l'époque de Jésus, le joug était un symbole de la loi religieuse, la Tora. Les Juifs doivent accepter les commandements de Dieu, ils doivent s'y soumettre et ils doivent les mettre en pratique.

Et en effet, Jésus prend cette image à son compte, il parle du joug d'un commandement. Et ce commandement

est bien sûr le commandement d'aimer : tu aimeras Dieu et ton prochain comme toi-même ! Et souvent nous nous rendons compte que ce commandement n'est pas facile à mettre en pratique.

Ici l'image du joug peut nous aider : Un joug, ceux qui ont grandi à la campagne le savent peut-être, c'était un attelage pour les bœufs. On les prenait à deux, on les attelait l'un à côté de l'autre, et grâce à ce joug, ils étaient capables de tirer ensemble des charges bien lourdes. Vous voyez, sous un joug, on n'est jamais seul, on est au moins à deux, et si le Christ nous invite à porter son joug, cela veut dire que nous ne sommes pas seuls à le porter. Nous avons des frères et des sœurs qui nous aideront. Et surtout nous avons le Christ ressuscité lui-même qui va s'atteler à la tâche avec nous, qui va se mettre sous le même joug à côté de nous, pour nous aider à le porter. Vous voyez, nous ne sommes pas seuls, il le porte avec nous.

Alors, chers frères et sœurs, voyez-vous, le commandement d'amour que Christ nous donne, est un fardeau léger : non pas, il faut aimer, ce n'est plus une obligation, une charge, parce que, au fond de moi, je n'en ai pas envie. Le commandement d'aimer du Christ devient signe de la liberté : je peux aimer, la foi en Christ me libère pour aimer, enfin ! Quand je suis devenu joyeux de moi-même, car j'ai compris que Dieu éprouve de la joie à mon égard, je peux aussi me réjouir de l'existence de l'autre, car Dieu le regarde aussi avec joie, autant que moi.

Amen.

Coordination nationale Evangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr